

Les collections

MUSÉALES AU QUÉBEC

par Laurier Lacroix

1. Comment définir la collection ?
2. Classer/conservé : une solution/un problème
3. Historique des collections
 - 3.1 17^e et 18^e siècle : collectionner pour l'Europe
 - 3.2 19^e siècle
 - a) Avant 1870 : le musée éphémère
 - b) 1870-1920 : un âge d'or du collectionnement
 - 3.3 20^e siècle
 - a) 1920-1960 : les collections se diversifient
 - b) 1960-1980 : l'importance du rôle de l'État
 - c) 1980-2000 : une nouvelle vague de muséomanie
4. Les enjeux actuels de la collection
5. Pour en savoir davantage

Comment

définir la collection ?

Collectionner implique une série d'actions. Ces gestes et ces décisions transforment l'objet en un bien symbolique. Regroupés, les objets de collection, qu'ils soient d'origine naturelle (écofacts) ou réalisés par les humains (artefacts), permettent d'élaborer les interprétations propres aux valeurs des personnes qui les possèdent et les fréquentent. L'objet-témoin, l'objet de collection, devient objet identitaire.

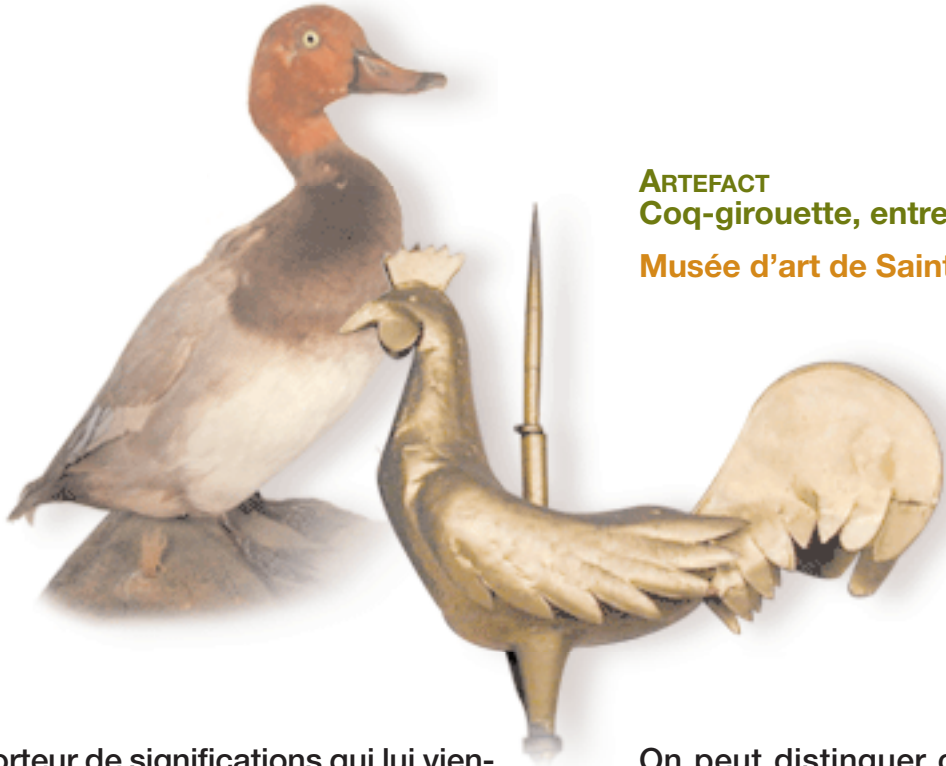
Rechercher. Trouver. Identifier. Choisir. Organiser. Rechercher. Cataloguer. Conserver. Présenter. La collection se définit selon une suite d'actions qui mènent son propriétaire à réunir un ensemble de pièces qui, une fois rassemblées, se structurent en savoirs, identités, discours et émotions.

Ce qui distingue un objet de collection, c'est qu'il a perdu la fonction d'usage qu'il avait à l'origine pour gagner une fonction symbolique. Personne ne dormira plus dans un lit de collection, le pichet ne contiendra plus de boisson et la fine chaussure ne foulera plus le sol. En Occident, depuis plus de deux siècles, les musées se sont multipliés et constituent des lieux privilégiés où les sociétés conservent et exposent les collections qui servent à nommer, à définir et à diffuser leurs valeurs et leurs connaissances. La collection est au cœur même du concept de musée et de son existence. Elle est une manifestation concrète de la mission du musée et de son unicité ; elle permet de définir l'identité de l'institution. Qu'il s'agisse d'une collection municipale, régionale, nationale ou à caractère international,

la collection désigne son propriétaire, la personne morale qui en a la responsabilité.

Les collections sont liées aux idéologies et aux représentations des individus qui les développent. On ne se surprendra donc pas qu'elles soient empreintes des différentes positions qui définissent la pensée et les actions humaines. Les lois du marché capitaliste, par exemple, ont dirigé vers certains musées mieux nantis les biens jugés les plus précieux, tout comme des préoccupations à caractère écologique ont modifié l'approche face au collectionnement au cours des 25 dernières années de façon à mieux respecter le milieu d'origine et à mieux l'intégrer au lieu d'accueil.

Les objets collectionnés se divisent en deux grandes classes d'objets : les écofacts (les spécimens naturels) et les artefacts (les objets fabriqués par l'être humain). L'écofact est surtout recherché comme support de la recherche scientifique et en sa qualité d'indice de sa composition et de son contexte naturel d'origine ; pour sa part, l'artefact, l'objet matériel, est collectionné parce qu'il

ÉCOFACT**Fuligule à tête rouge (*Aythya americana*)****Musée de la nature et des sciences, MSSHG-88-509-Hi****ARTEFACT****Coq-girouette, entre 1875 et 1925, cuivre peint****Musée d'art de Saint-Laurent, 1973.8**

est porteur de significations qui lui viennent de sa fabrication et de ses usages. Dans les deux cas, la valeur de l'objet de collection se manifeste au contact d'autres pièces, par le biais de la comparaison et de l'interprétation.

Toutes les collections publiques ne se constituent pas dans l'état de désir et de quête constants qui caractérise le collectionneur privé. Un collectionnement actif repose sur une cueillette passionnée. Devant parfois compter sur peu de ressources financières, il permet d'acquérir dans des champs de collectionnement bien ciblés des ensembles d'une grande cohérence. Les collections dont la fonction est directement liée à la recherche ou à l'éducation procèdent selon ce principe.

On peut distinguer ce mode d'appropriation des objets de ce que l'on pourrait appeler le collectionnement par accumulation, qui consiste à conserver et à regrouper les objets devenus désuets, ceux dont la valeur d'usage disparaît au profit d'une valeur symbolique. Les collections religieuses constituent un bon exemple de cette approche de la collection, alors que les objets usuels, parfois précieux, sont protégés de la destruction au fur et à mesure que les rites se modifient, que les modes changent ou que les objets s'abîment. D'une autre manière, il est dans la nature même des collections archéologiques de se former sans tri, la norme étant de conserver ce que les différentes couches de terrain permettent de découvrir.

Toutes les attitudes et les nuances existent entre ces deux pôles, et la collection est toujours la résultante des personnes qui la constituent. L'établissement d'une politique de collection permet aux responsables de musée de donner des balises au travail de prélèvement et de cueillette qui s'organise autour d'objectifs précis en fonction d'un programme de travail déterminé. Les critères de sélection, les champs culturels, les secteurs disciplinaires et les périodes historiques qui guident l'activité de collectionner des conservateurs sont définis en fonction de la collection déjà existante et des ressources humaines et matérielles dont dispose le musée.

Au Québec, les collections publiques sont relativement récentes, même si elles réunissent parfois des objets très anciens. Quelques musées (le Musée Redpath, le Musée des beaux-arts de Montréal) sont plus que centenaires, mais la majorité de ceux que l'on connaît aujourd'hui ont vu le jour au 20^e siècle. C'est donc dire qu'ils sont porteurs des désirs, des aspirations et des savoirs d'une, deux ou trois générations tout au plus. Néanmoins, malgré cette courte période, les collections publiques se sont développées de façon à recouvrir plusieurs champs de connaissances et d'activités. Les objets de collection sont des références qui permettent d'apprécier des secteurs aussi divers que l'anthropologie et l'histoire, l'art et les sciences naturelles, par exemple. Les musées conservent la mémoire matérielle du Québec de même que les connaissances et les significations que ces objets-symboles permettent d'évoquer et de construire.

Classer/conserver

une solution/un problème

L'objet de collection ne se laisse pas facilement saisir. Son importance est liée à plusieurs facteurs, soit par ce qu'il est de manière intrinsèque, soit par les usages auxquels il s'est prêté avant d'être défini comme objet de collection. Il est donc difficile à catégoriser, car il est apprécié pour différentes raisons et sa conservation pose des problèmes qui lui sont particuliers étant donné sa nature, son mode de fabrication et sa condition.



Réserve des arts graphiques
et de la photographie

Musée du Québec
Photo: Denis Legendre, avril 2002

Réunir des objets de collection, toujours en quantité de plus en plus grande, pose le problème majeur de leur organisation. L'inventaire, la recherche, la consultation et la conservation, qui sont des activités distinctes, exigent des méthodes, des normes et des critères de rangement et de classification non équivalents. L'accès physique et l'accès intellectuel commandent des façons quelquefois opposées de les répertorier. Faut-il, par exemple, réunir les objets de même culture au détriment des particularités de conservation des divers matériaux : bois, métal, tissu ?

Les sciences naturelles disposent depuis le 18^e siècle de taxonomies pour classer les écofacts. D'autre part, plusieurs systèmes ont été mis en place dans le passé pour regrouper les artefacts, faisant ainsi ressortir tel ou tel aspect : la culture ou le lieu d'origine, la période ou la date de fabrication, les matériaux, le style, le mode de fabrication, la technique ou les caractéristiques physiques. On utilise maintenant un système basé sur la fonction initiale de l'objet, ce qui permet de regrouper l'ensemble de la production humaine à partir de ce qui la différencie le mieux avant son entrée au musée (GENEST 1994). Une fois résolus les nombreux problèmes de terminologie,

l'informatique règle en partie le problème de l'accessibilité intellectuelle en permettant de mieux croiser l'information relative à la classification et ainsi de la rendre davantage accessible aux personnes en cause.

L'ordre et la complexité des systèmes de classification sont liés à la nature de l'interprétation qui sera proposée par le lieu où la pièce est conservée et cataloguée. Ainsi, la même photographie peut se retrouver dans un centre d'archives, un musée d'histoire ou un musée d'art. Chaque fois elle aura un statut différent : document archivistique, artefact historique ou objet de contemplation

**Réserve des arts graphiques
et de la photographie**

**Musée du Québec
Photo : Denis Legendre, avril 2002**



esthétique. Pourtant, il s'agit toujours du même objet perçu différemment selon le type de lecture qu'en fait l'institution qui la détient. La fonction du centre d'archives est d'abord de conserver la pièce et de la rendre accessible pour la recherche ; le musée a de plus le devoir de l'interpréter et de la diffuser, principalement par le biais de l'exposition. Le musée ne collectionne pas uniquement pour conserver, mais aussi pour partager, avec le public le plus vaste possible, les significations dont les objets sont porteurs.

Historique

des collections

17^e ET 18^e SIÈCLE : COLLECTIONNER POUR L'EUROPE

3.1

Pendant le régime colonial, et avant le 19^e siècle, les objets de collection recueillis au Québec sont principalement destinés à la France, puis à l'Angleterre, où ils s'intègrent à des ensembles plus vastes d'objets de curiosités ou de collections d'études.

Le caractère nomade des peuples autochtones qui ont habité le territoire de la Nouvelle-France, avant l'arrivée des colons français, ne semble pas avoir favorisé le développement de collections au sens où nous l'entendons. Des biens liés à certains cultes ou cérémonies, des objets fonctionnels étaient conservés, mais ceux-ci maintenaient toujours leur valeur d'usage. L'importance de la tradition orale et de la transmission des savoir-faire suppléait à la sauvegarde des objets-témoins de ces groupes culturels.

L'esprit de la collection qui se développe en Europe depuis la Renaissance est soutenu à la fois par des enjeux politique, financier, scientifique et intellectuel. Les savants qui constituent la catégorie principale de collectionneurs collaborent avec les chefs politiques et les dirigeants économiques pour développer des collections qui apportent connaissances et prestige à leur propriétaire.

L'esprit de curiosité et la formation scientifique de certains Français qui ont émigré ou voyagé en Nouvelle-France les amènent à collectionner des spécimens ou des objets propres à cette partie du continent nord-américain. Ces savants s'intéressent à la botanique (Jacques Cornut publie, en 1635, *Canadensium plantarum... historia*; Michel Sarrazin est correspondant de l'Académie royale des sciences; le père Charlevoix, s.j., publie un guide de la flore canadienne en 1744) (MATHIEU 1998), à la zoologie, à la minéralogie dont ils recueillent les spécimens pour les étudier et pour garnir les cabinets royaux de France (le Jardin royal des plantes, la Ménagerie du roi, l'Académie royale des sciences). Ces activités sont soutenues par l'administration (en particulier les intendants Bégon, Dupuy et Hocquart) qui espère des retombées économiques de l'exploitation des ressources naturelles locales (ROY 1930).

D'autres observateurs (les Jésuites, par exemple, dans leurs *Relations* annuelles) s'intéressent aux mœurs des Amérindiens dont ils notent le mode de vie. Des artefacts autochtones sont collectionnés et envoyés dans les cabinets et les bibliothèques de France. Là, la connaissance de la colonie canadienne est certes due aux témoignages de voyageurs et aux récits qui sont publiés, aux rapports transmis par les administrateurs, mais elle repose également sur l'étude des collections qui s'accumulent dans les cabinets royaux et savants.

Si la création de certaines collections est documentée en Nouvelle-France, grâce à des hauts fonctionnaires, à des militaires, à des professeurs ou à des savants, celles-ci semblent avoir un usage privé et non public et, de ce fait, elles n'entrent pas dans le cadre de cette brève présentation. Plusieurs artefacts (objets utilitaires et œuvres d'art) importés, produits et utilisés sous le Régime français ont été conservés et ont servi de base aux collections historiques qui ont vu le jour par la suite.

La Conquête dirigera vers un autre pays les collectes de spécimens et d'objets recueillis au Canada. En Angleterre, l'intérêt pour les curiosités de la nouvelle colonie se développe dans les universités et les sociétés scientifiques. Deux facteurs, cependant, modifient la tendance précédente. La diffusion, à la fin du 18^e siècle, de la taxonomie de la flore et de la faune de Linnée accorde un nouvel essor aux sciences naturelles. Cette façon d'accéder de manière plus systématique à la nature, bientôt couplée avec la « démocratisation » qu'offrent les avancées technologiques dans l'imprimerie et les progrès réalisés dans les modes de transport aura pour effet d'étendre le réservoir de collectionneurs-chercheurs et de leur collection.



Artiste inconnu,
La Salle des femmes,
vers 1710, huile sur toile

**Musée des Hospitalières
de l'Hôtel-Dieu de Montréal,
1986.X.194**

19^E SIÈCLE

3.2

a) AVANT 1870: LE MUSÉE ÉPHÉMÈRE

En Occident, le musée se généralise au 19^e siècle ; au Québec, l'on voit apparaître les premières collections à caractère public dès la fin des années 1820. Alors que certains ensembles ont surtout pour but de divertir la population en montrant des objets rares et curieux, des sociétés scientifiques cherchent à nourrir la curiosité de leurs membres.

La montée du capitalisme et les progrès de l'industrialisation et de l'urbanisation sont des facteurs qui sous-tendent la multiplication des musées ainsi que l'accessibilité aux collections pour des classes et des groupes sociaux qui n'avaient pu en profiter auparavant.

Les années 1820 marquent la formation et l'ouverture des premières collections « publiques » au Bas-Canada. Ces ensembles se développent, comme l'indique l'historien Hervé Gagnon, sous le signe du divertissement et de l'instruction (GAGNON 1999). Le nombre d'habitants justifie la création de musées réunissant des curiosités, tel le Museo Italiano (1824-1847) de Thomas Delvecchio (1758-1826), de même que des institutions à caractère scientifique, telles les collections établies par la Natural History Society of Montreal (1827-1935) rattachée à l'Université McGill (CATALOGUE 1846).

À Québec, le musée de sciences naturelles de Pierre Chasseur (1783-1842) mis sur pied en 1824 est acheté en 1836 par le gouvernement. En 1841, l'État le confie à la Quebec Literary and Historical Society qui l'intègre à ses propres collections développées depuis la fin des années 1830. Cet ensemble subira le sort de nombreuses autres collections détruites par accident : il sera incendié en grande partie avec le Parlement en 1854 (LEMOINE 1878).

En 1842, la mise sur pied de la Commission géologique du Canada (Geological Survey of Canada) propose de dresser l'inventaire de toutes les ressources minéralogiques du pays. Ce vaste travail de prospection, dont le mandat s'est modifié à plusieurs reprises et dont le territoire s'agrandit avec l'expansion du Canada, se poursuit encore de nos jours. Les locaux de la Commission

Cette roche appelée diabase est le 62^e échantillon d'une collection de roches et de minéraux constituée par la Commission géologique du Canada en 1966.

Musée minéralogique et minier de Thetford Mines, MMMRA1976.118.12.



Cette roche grenue ou gabbro (Québec, Canada) est le 59^e échantillon d'une collection de roches et de minéraux constituée par la Commission géologique du Canada en 1966.

Musée minéralogique et minier de Thetford Mines, MMMRA1976.118.7.

sont situés à Montréal jusqu'en 1880. Le développement d'une capitale canadienne exige que les institutions nationales se retrouvent dans la nouvelle ville. En 1844, son premier et influent directeur, William E. Logan (1798-1875), commence ses travaux par le relevé topographique de la Gaspésie. Le mandat de la Commission s'étend à l'histoire naturelle jusqu'en 1889 et comprend, à partir de 1877, la botanique, la zoologie, l'archéologie et l'ethnographie. La Commission présente des pièces aux Expositions universelles de Londres, en 1851, et de Paris, en 1855. Sa collection devient également accessible au public (SHEETS-PYENSON 1988). Trois musées nationaux du Canada découlent de cette institution : le Musée national des sciences naturelles, le Musée canadien des civilisations et le Musée national des sciences et de la technologie.

D'autres acteurs commencent à miser sur le potentiel éducatif et économique du musée. Ainsi à partir de 1854, l'Institut canadien de Montréal développe parallèlement à sa bibliothèque une collection de spécimens de sciences naturelles – par exemple, des essences de bois utiles à l'industrie – et d'objets d'art. De la même façon, le Conseil des arts et manufactures de Montréal inaugure, en 1860, un petit musée dans ses locaux du Mechanics' Institute. C'est également dans un but pédagogique que le peintre Joseph Légaré (1795-1855), de Québec, accumule des tableaux et des gravures dès le début des années 1820. Il expose d'abord sa collection à l'hôtel Union où se réunit la Quebec Literary and Historical Society. Les années 1830 voient la création de la Galerie de peintures de Québec (1833, 1838), établissement précaire auquel Légaré donne une nouvelle fondation en 1852 en construisant un bâtiment spécialement conçu pour recevoir sa collection. Il publie à cette occasion le catalogue de sa collection (PORTER, PRIOUL 1991). Le projet de créer un musée national d'art, formulé en 1845 et en 1848, qui serait le pendant de celui de sciences naturelles, ne se réalise cependant pas (PORTER 1977).

19^E SIÈCLE

3.2

b) 1870-1920: UN ÂGE D'OR DU COLLECTIONNEMENT

À la fin du 19^e siècle, le système d'éducation s'empare de la notion de collection et intègre à l'activité pédagogique un contact direct avec des spécimens naturels et des objets historiques, exotiques ou de la vie quotidienne. Les collections se multiplient dans les maisons d'enseignement alors qu'apparaissent des musées plus permanents dans des bâtiments conçus à cet effet.

La période de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle peut sans aucun doute être désignée comme le premier âge d'or des collections au Québec. Elle voit la création de nombreux musées, dont plusieurs existent encore de nos jours. La situation jusqu'alors précaire des collections va donc connaître une première forme de stabilisation. Les premiers bâtiments conçus comme des musées apparaissent, tels l'édifice de l'Art Association of Montreal construit en 1879 (aujourd'hui le Musée des beaux-arts de Montréal) et le Musée Redpath (l'Université McGill) inauguré en 1882 pour recueillir les riches collections paléontologiques de William Dawson (1820-1899) (BRONSON 1992).

Ces décennies se caractérisent également par une vague sans précédent, et quasiment sans suite aujourd'hui, de collections formées dans le milieu de l'éducation. Au développement de l'enseignement public et à la multiplication des collèges correspond l'élargissement

de la notion de « leçon de choses ». Les objets et les spécimens sont vus comme un moyen de fixer l'attention des élèves et d'approfondir les notions enseignées, d'enseigner « l'ordre moral par le biais de l'ordre matériel ». « Ces objets sont là pour exercer les sens des élèves ; il faut qu'ils puissent les voir, les toucher, se rendre compte de leur forme, de leur couleur, de leur goût, de leur sonorité, de leur résistance » (JEANGIRARD 1891). Les sciences naturelles, l'histoire, la géographie et l'art profitent d'un environnement où se retrouvent ces collections scolaires.

Toutes les maisons d'enseignement, privées ou publiques, développent un embryon de collection ou une collection plus imposante. Le Département de l'Instruction publique fournit des outils aux professeurs pour les amener à recueillir, à classer et à utiliser les collections dans l'enseignement primaire et secondaire. Selon les directives du Département, le musée scolaire est « composé

par les élèves eux-mêmes. Qu'ils soient nos premiers collectionneurs » (JEANGIRARD 1891). Dans les collèges, les professeurs rattachés aux communautés religieuses rivalisent d'effort pour développer des collections plus exhaustives. La plupart de ces collections devenues obsolètes avec l'évolution des connaissances ne survivront pas aux réformes du système éducatif mis en place dans les années 1940 et à la Révolution tranquille. Elles seront d'abord négligées, puis aliénées ou détruites accidentellement ou volontairement, mais peu d'entre elles survivront, comme c'est le cas au Séminaire de Sherbrooke.

Au milieu des années 1870, l'Université Laval, qui donne le ton dans ce domaine, réunit sous son toit plusieurs musées, dont un Cabinet de physique, un Musée de zoologie, un Musée de minéralogie et de géologie, un Musée botanique, un Musée ethnologique, un Musée de peinture et un Musée numismatique (CARLE 1986, KAREL 1993). Ces collections, transférées par la suite au Musée du Séminaire de Québec, sont maintenant déposées au Musée de la civilisation.

Comme l'indique l'Annuaire de l'Université Laval de l'année 1880, le Cabinet de physique « contient plus de 1 000 instruments, comprenant la plupart des appareils qui servent à démontrer les découvertes les plus récentes ». Pour sa part, le Musée de zoologie « compte plus de 1 400 oiseaux, comprenant au moins 600 espèces différentes, sans les variétés, et dont plus de 300, obtenus et nommés par l'entreprise de l'Institution Smithsonian de Washington. [...] La collection d'insectes se monte maintenant à plus de 14 000 individus, la plupart nommés ». Les collections du Musée de minéralogie et de géologie proviennent « de l'ancien cabinet de Minéralogie du Séminaire de Québec, ainsi que des additions considérables [...] fondues en une seule collection arrangée systématiquement par M. Th. Sterry Hunt. » Il y a en tout au-delà de 4 000 échantillons (roches et fossiles). Le Musée botanique est présenté dans trois salles, dont la dernière contient l'herbier de 10 000 plantes nommées et classées. Les deux premières montrent des « collections de bois canadiens employés dans l'industrie et ayant une valeur commerciale » et des « bois préparés spécialement pour l'étude [...] nos végétaux ligneux indigènes » ainsi que « plusieurs collections de bois exotiques : entre autres, une collection très remarquable des bois de commerce qui se vendent sur les marchés d'Angleterre ». Pour sa part, le Musée ethnologique, constitué surtout par « le Musée Huron de M. Taché, consiste en antiquités canadiennes, européennes et autres de toutes sortes. [...] Il ne peut guère s'accroître qu'avec le temps et par la bienveillance des amis de la science. [...] Ce Musée possède maintenant un département Chinois et Japonais très remarquable déjà, bien qu'il ne soit qu'à son début ». Recherche, enseignement, éducation sont au cœur de ces musées et de la constitution de ces collections aussi diversifiées.

Les statistiques publiées régulièrement sont renversantes. De quelques centaines de spécimens rassemblés dans les maisons d'enseignement mises sur pied dans les années 1880-1890, leur nombre atteint des dizaines de milliers dans les écoles, les collèges et les couvents plus anciens (PROVANCHER 1887). Ainsi, à titre d'exemple, à la fin de cette ère d'expansion, en 1933, le Collège du Sacré-Cœur de Longueuil dénombre 123 000 pièces



***Cabinet de sciences naturelles
au Collège de l'Assomption, vers 1910.***

**Tiré de l'ouvrage *Collège de l'Assomption*, Montréal,
Éditions Beauchemin, n.d.**

Photo: Gilles St-Pierre / Audiovisuel/UQAM.

de collection; les frères des Écoles chrétiennes de Port-Alfred, 8 970; les sœurs de Sainte-Anne de Lachine, 15 894; le Séminaire de Joliette, 13 240; le Collège de Lévis, 10 788; l'Institution des sourds-muets de Montréal, 49 977; le Séminaire de Sherbrooke, 14 015. Le Bureau des statistiques indique alors que le nombre de spécimens a doublé au cours des 10 dernières années (QUÉBEC 1933).

Voici ce qu'écrit le père Joseph E. Carrier du Collège Saint-Laurent, à Montréal, en 1896, au moment où se termine la construction du musée: une tour de quatre étages «à l'épreuve du feu», dus aux soins de l'architecte H. Robert Falbord. Pour sa présentation, le conservateur a «l'embarras du choix entre plus de quatre vingt mille (80 000) objets ou spécimens que j'ai réussi – je ne sais trop comment – à ramasser, ici et là, en donnant, toujours sans trop compter de ma personne, en chassant assidûment, en mendiant – discrètement et auprès des riches seulement – en échangeant, en achetant». L'énumération des 25 collections indique qu'il s'agit surtout de différents secteurs des sciences naturelles (mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, crustacés, botanique, minéralogie, paléontologie), mais également des collections de numismatique, de beaux-arts, d'archéologie, d'objets indiens, d'objets communs («dont 1 500 boutons tous différents de forme ou de matière») et miscellanées («objets qui ne peuvent pas facilement entrer dans aucune des collections précédentes: telles que sont certaines formes étranges ou anormales, des babioles de pure curiosité, des cartes à jouer diverses, etc.») (CARRIER 1896).

Le gouvernement provincial emboîte le pas et, en 1882, met sur pied un Musée de sciences naturelles. Pour ce faire, il acquiert par le biais du Département de l'Instruction publique les collections Léon Provancher (1820-1892) et Charles-Eusèbe Dionne (1846-1925) (musée dispersé en 1919) (DUCHESNE 1984). On le voit, les institutions naissent et meurent, et les musées se forment par l'acquisition massive d'une ou de plusieurs collections qui viennent confirmer le mandat du nouveau musée et lui donner un fondement, une direction.

Ce processus de démocratisation du savoir par la collection s'étend également au domaine des sciences humaines. Les collections d'ethnologie, d'histoire, d'archéologie, d'arts décoratifs et de beaux-arts ont davantage droit de cité. Ainsi, à la suite de l'acquisition de la collection de Joseph Légaré par l'Université Laval, en 1874, l'inauguration du Musée de peinture fournit un lieu permanent pour apprécier une collection de beaux-arts. L'Art Association of Montreal, qui est d'abord établie au square Phillips et qui déménage en 1912 rue Sherbrooke Ouest, recèle de riches collections d'œuvres d'art et d'art décoratif, tant nationales qu'internationales (TRUDEL 1992, PEPALL 1986). Il revient surtout au philanthrope F. Cleveland Morgan (1881-1962) le rôle d'avoir stimulé les collectionneurs montréalais afin qu'ils se départent de leurs biens au profit de cette institution.

La création de musées d'intérêt régional, due à l'impulsion de sociétés historiques, marque un moment important dans le développement des musées d'histoire et de société. Ainsi, en 1895, la Société d'archéologie et de numismatique de Montréal installe ses riches collections (archéologiques et historiques) au Château Ramezay, et la Brome County Historical Society met sur pied son musée à Knowlton, en 1903 (PICHÉ 1999). Ce phénomène, qui se manifeste d'abord dans les communautés anglophones ou mixtes, s'étend aux milieux francophones dans le contexte de la montée du nationalisme, de l'écriture de l'histoire et du mouvement d'affirmation de l'identité des Canadiens français. Citons l'exemple de Joseph Octave Dion (1838-1916), sauveteur du fort Chambly et grand collectionneur d'artefacts reliés à l'histoire du lieu. Les sociétés d'histoire instaurent des collections et des centres d'archives, entretenant parfois des liens avec les musées de maisons d'enseignement déjà existants dans la localité. Ces sociétés prolifèrent pendant la première moitié du 20^e siècle.

a) 1920-1960 : LES COLLECTIONS SE DIVERSIFIENT

Au mouvement muséologique précédent axé sur le musée scolaire succède un élargissement des types de collections accessibles au public. De nombreuses initiatives montrent comment le musée joue un rôle important dans l'affirmation nationale.

Il faut attendre la décennie 1920 pour voir un engagement du gouvernement de la province de Québec dans le secteur des musées. En 1922, le Parlement adopte la Loi concernant les musées de la province, texte administratif court et sibyllin en ce qui a trait au rôle et au mandat que l'on entend confier aux musées provinciaux. « Il est loisible au lieutenant-gouverneur en conseil d'établir, dans les cités de Québec et de Montréal, des musées pour servir à l'étude de l'histoire, des sciences et des beaux-arts. » Cette loi conduit en 1933 à l'inauguration du Musée de la Province de Québec (aujourd'hui Musée du Québec), qui réunit sous le même toit les archives judiciaires, des collections de sciences naturelles et un musée d'art. L'achat de plusieurs dizaines d'œuvres de Horatio Walker (1858-1938), Suzor-Coté (1869-1937) et Alfred Laliberté (1878-1953) constitue le noyau initial de la première collection d'art national qui se développe dès 1920.

C'est en 1922 qu'est inauguré le McCord Museum, qui résulte de la donation en 1919 de la collection de David Ross McCord (1844-1930) à l'Université McGill (MILLER 1992). Ce musée, qui se concentre sur l'histoire et la vie sociale des Montréalais, s'est enrichi en 1956 de plus de 450 000 négatifs et photographies de la firme de photographes William Notman and Sons, fournissant ainsi un témoignage exceptionnel sur la vie sociale de Montréal et du Canada.

Les années 1930 voient également la reconnaissance des collections des communautés religieuses. Les communautés de Québec – les Ursulines et les Augustines Hospitalières de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital Général sont particulièrement actives dans ce domaine en rendant publics, par le biais d'expositions, les trésors qu'elles accumulent depuis trois siècles. Ce n'est que quelques décennies plus tard que des salles permanentes sont consacrées à ces



French Regime Room, McCord national Museum, Joseph House, Montreal, QC, vers 1927.

Photo : Archives photographiques Notman, Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal, Mp-0000.181.1.1.

collections auxquelles on reconnaît de plus en plus d'importance dans le patrimoine collectif des Québécois. De la même façon, le Musée de l'église Notre-Dame de Montréal, sous l'égide des Sulpiciens, s'ouvre en 1937.

Quelques institutions qui atteindront un vaste rayonnement sont mises en place en 1931. C'est à cette date que sont inaugurés le Jardin botanique de Montréal, puis le Jardin zoologique de Québec. Dans l'esprit du frère Marie-Victorin (1885-1944), fondateur du Jardin botanique, la connaissance scientifique de notre environnement et la création d'institutions comme celles-ci constituent les fondements de l'édifice national (GINGRAS 1996). L'observation et l'étude de plantes et d'animaux vivants réunis et présentés de façon systématique deviennent accessibles au grand public. Les cabinets antérieurs présentaient des spécimens naturalisés à des publics spécialisés, et les nombreux jardins privés élaborés au 19^e siècle n'offraient pas toutes les ressources scientifiques du Jardin botanique.

C'est au cours de cette période que commencent à se développer les collections d'entreprises, dont certaines prennent la forme d'un musée ou d'un espace public. La collection historique de Bell Canada est mise sur pied en 1928. La Canada Steamship Lines collectionne des œuvres d'art et des artefacts maritimes se rapportant à ses activités. Ces ensembles, liés à l'industrie, ouvrent le champ au secteur des sciences et des technologies, qui est encore à découvrir au Québec. La même compagnie monte la collection W.H. Coverdale d'images (2 500), de meubles et d'objets domestiques du Québec et du Canada ancien qui est exposée au Manoir Richelieu, à La Malbaie, à partir de la fin des années 1920. Lors de son démantèlement, en 1970, cette collection trouve en partie refuge au Musée du Québec (maintenant au Musée de la civilisation) et aux Archives nationales du Canada.

b) 1960-1980 : L'IMPORTANCE DU RÔLE DE L'ÉTAT

L'engagement des différents paliers de gouvernement permet de consolider le réseau des musées au Québec, de rationaliser et de normaliser leurs activités et, par conséquent, d'assurer une meilleure conservation et diffusion des collections.

La création, en 1964, du ministère des Affaires culturelles amène un meilleur engagement du gouvernement et une meilleure coordination de son rôle quant à l'accessibilité des collections et à leur conservation (création du Centre de conservation du Québec, en 1979). La création du Musée d'art contemporain de Montréal, en 1965, puis la reconnaissance de musées accrédités, à partir de 1974, consolident un réseau d'institutions sur l'ensemble du territoire de la province, dont plusieurs institutions à caractère mixte (histoire, archéologie, ethnologie, art) (comme le Musée des Abénakis, en 1965, le Musée du Bas-Saint-Laurent, en 1975, ou le Musée régional de la Côte-Nord, en 1976), ou exploitant des volets des sciences naturelles liés à l'industrie (comme le Musée régional des mines de Malartic, en 1972, le Musée minéralogique et minier de Thetford Mines, en 1976, ou le Village minier de Bourlamaque, en 1979).

Cet engagement du gouvernement provincial s'accomplit au moment même où le gouvernement fédéral, par le biais du Secrétariat d'État et du Service canadien des Parcs nationaux (fondé en 1885), investit le secteur de la muséologie. Des programmes et des institutions fédérales jouent alors un rôle déterminant dans la constitution, la conservation, l'inventaire et la diffusion des collections. Parcs Canada développe une expertise de recherche et de mise en valeur des centres d'interprétation des lieux historiques nationaux du Canada. Une infrastructure parallèle à celle des musées québécois se met en place, qui s'implante dans les parcs nationaux et les sites historiques (comme les Forges du Saint-Maurice, le Fort Chambly ou le Centre d'interprétation de la fourrure de Lachine).

Dans ce mouvement et forts de cette expertise, de nombreux centres d'interprétation se constituent au Québec et ajoutent une autre facette à ce mode de collectionnement *in situ*. Il s'agit la plupart du temps de collections reliées à un site ou à un sujet en particulier. Ces collections sont dites « fermées » car elles se développent peu, une fois que le site a été fouillé ou mis en valeur par l'acquisition des objets nécessaires à son interprétation.

La législation fédérale sur l'impôt va également favoriser les collectionneurs et les musées, qui se voient maintenant offrir en grande quantité des objets restés jusque-là dans le domaine privé. Cette incitation économique joue un rôle moteur dans le développement des collections, tant en région que dans les villes-centres.

**Atelier des peintures du Centre de conservation du Québec: restauration d'œuvres de Paul-Émile Borduas en vue de l'exposition *Borduas et les automatistes*, organisée par le Musée d'art contemporain de Montréal en 1998.
Sur la photo: Michael O'Malley, Colette Naud et Anne Lapointe.**

Photo: Michel Élie, Centre de conservation du Québec.



c) 1980-2000 : UNE NOUVELLE VAGUE DE MUSÉOMANIE

Un effet d'entraînement sans précédent a amené la création ou la consolidation de musées au Québec au cours des 20 dernières années. Cet enrichissement collectif permet un déploiement inégalé des collections et un engagement renouvelé face à la nécessité de collectionner.

Les 20 dernières années ont été l'occasion d'une nouvelle effervescence dans le milieu des musées et des collections. La multiplication des musées et leur diversité ont permis une réflexion sur le rôle socioéducatif du musée, un examen de ses fonctions, y compris celle de collectionner. Alors que rien ne semble résister à la muséomanie, l'on devient plus respectueux du lieu de prélèvement du spécimen et du site d'origine.

L'influence de la pensée écologique est maintenant bien présente et l'on tend à aborder le collectionnement selon des principes plus globaux et systémiques. L'on remarque de nouvelles façons de traiter les collections vivantes (le Biodôme et la Biosphère), de collectionner en relation avec un territoire donné (les écomusées) et l'on s'intéresse à la conservation tant des objets que des usages et des significations de ces artefacts (les centres d'interprétation, les économusées) (SIMARD 1989). Des musées s'articulent autour de certaines notions ou de concepts où l'« objet de

collection » échappe au cadre physique du musée. La Biosphère, par exemple, consacrée à l'élément naturel qu'est l'eau, développe des savoirs et des programmes autour d'une donnée bien matérielle, mais qu'elle ne prétend pas collectionner au sens premier du terme.

Signe du dynamisme de la communauté, de son expertise et du rôle socioculturel que joue le musée dans la société, un grand nombre de musées ont été construits ou agrandis. Les nouveaux musées que sont le Musée de la civilisation, le Musée d'art contemporain de Montréal, Pointe-à-Callière, le Musée des arts et traditions populaires du Québec (renommé Musée québécois de culture populaire), le Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal, le Centre canadien d'architecture, le Musée de Charlevoix, le Musée de Mashteuiatsh, le Centre d'interprétation Archéo Topo et la Pulperie de Chicoutimi, pour n'en nommer que quelques-uns, de même que les musées entièrement rénovés, tels que le Musée du Québec, le Musée

des beaux-arts de Montréal et le Musée McCord d'histoire canadienne, permettent ainsi de développer de nouveaux secteurs de collections et de mieux présenter les collections déjà existantes.

De nombreux musées spécialisés sont également apparus qui portent sur la spécificité d'une région, d'un type d'artefact, d'un domaine de connaissances ou d'une activité humaine. Par leur champ de collectionnement, la Maison du Granit, le Musée de Kamouraska, le Parc de Miguasha, l'Insectarium de Montréal, le Parc archéologique de la Pointe-du-Buisson, le Moulin à laine d'Ulverton, par exemple, ont enrichi d'une nouvelle façon le patrimoine collectif. Cette tendance n'est d'ailleurs pas terminée, même si plusieurs voix laissent entendre que la capacité collective de collectionner a atteint une limite. De nombreux projets de musées sont encore en chantier, dont certains peut-être verront le jour dans la foulée du développement d'une société de loisirs où le tourisme culturel est à la hausse.

Parallèlement à cette croissance, l'on remarque un autre phénomène, toujours présent dans l'histoire des musées au Québec, celui du transfert des collections. C'est ainsi que le Musée de la civilisation a accueilli depuis son ouverture, en 1984, le Musée chinois des Jésuites, le Musée de l'Amérique française (l'ancien Musée du Séminaire de Québec) et le Musée historique canadien (le Musée de cire). De même, le Musée des beaux-arts de Montréal, qui a physiquement abrité les collections du Musée des Arts décoratifs, s'en est vu céder la propriété en 2001. Ce phénomène de consolidation semble correspondre à celui de la multiplication des musées, du besoin de créer des institutions de tailles différentes de façon à offrir des services adaptés tant aux collections qu'aux besoins du public.



*Histoire d'amour
et d'éprouvettes,
exposition présentée du 10 juin
au 6 décembre 1992 au Musée
de la civilisation.*

Photo : Pierre Soulard

Les enjeux actuels de la collection

Collectionner demeure une activité toujours actuelle qui doit être repensée en fonction de l'histoire de l'institution, de son mandat et de ses ressources. À cet égard, plusieurs questions orientent les pratiques associées au processus de sélection des objets et aux moyens de donner accès à la collection. Que conserver ? Comment développer les collections et les diffuser ? Une réflexion collective s'impose.

Comme on peut le constater, ce n'est pas la rareté des objets qui, au Québec, mettra un frein au développement de collections. La création, la productivité, les inventions, les découvertes semblent se multiplier à une vitesse exponentielle, et il faut se demander si les musées auront les ressources humaines et matérielles pour remplir leurs rôles. De plus, de nouveaux objets apparaissent qui caractérisent nos sociétés technologiques et surconsommatrices ; le musée ne semble toutefois pas disposer des outils conceptuels et physiques appropriés pour leur collectionnement. Des œuvres sont créées dans le secteur des arts visuels et médiatiques, et l'on peut se demander si le musée, tel qu'on le connaît, est le mieux équipé pour les conserver et les diffuser à long terme.

Face à la pression qu'impose la quantité d'objets à collectionner, le musée doit se poser les questions liées à la pertinence de ses collections, à leur représentativité, à l'importance et à l'intérêt de les conserver de même qu'à l'orientation à donner à leur développement (LACROIX 1999). Ainsi, différentes solutions sont mises en place afin de favoriser une meilleure insertion des collections dans l'ensemble des activités du musée. La création de collections d'études et de collections dites « éducatives » permet de déplacer vers d'autres fonctions du musée des objets qui requièrent ainsi une attention différente et reliée davantage à la qualité de la pièce. De la même façon, plusieurs musées établissent des stratégies nouvelles face au déploiement et à l'exposition de la collection permanente de manière à exploiter davantage le potentiel qu'offrent ces objets, trop souvent limités à un seul contexte interprétatif.

Certaines pratiques concernant la collection n'ont pas encore trouvé d'échos dans les musées du Québec. L'aliénation autorise le musée à se départir de certaines pièces de sa collection afin d'assurer la cohérence de l'ensemble en relation avec le mandat de l'institution. Quelques musées canadiens ont commencé cet exercice d'évaluation de leur collection qui n'est pas encore pratiquée au Québec. De même, la réserve ouverte qui donne accès à la totalité de la collection n'a pas été encore exploitée, bien que l'informatisation des données et la numérisation des images des œuvres de collections permettent un accès virtuel aux objets et à leur description. Un travail remarquable s'est d'ailleurs fait dans ce domaine dans les musées d'État et, depuis 1991, dans les musées privés, avec la création du Réseau Info-Muse, qui a permis d'encadrer le travail des musées pour normaliser et diffuser électroniquement leur inventaire.

Ces questions se doublent du fait que la très grande majorité des musées au Québec ne disposent pas de budgets d'acquisition. Les investissements directs du secteur public servent surtout à conserver et à documenter les collections déjà accumulées plutôt qu'à acquérir de nouveaux objets. Leur sélection est donc tributaire du choix opéré par le collectionneur qui accepte de se départir de son bien en faveur de telle ou telle institution. La vigilance des comités d'acquisition est donc mise à profit afin d'assurer la qualité des collections publiques. Ainsi, le manque de budget d'acquisition et la législation en matière de fiscalité favorisent les collectionneurs et forcent plusieurs musées au Québec à accueillir des objets qui ne sont pas nécessairement prioritaires pour l'acquisition étant donné leur mandat, leurs ressources humaines et physiques et les axes de développement de leurs collections. L'absence de ressources financières demeure donc un frein au développement plus rigoureux et cohérent des collections.

L'acquisition n'est que la première étape du processus de collectionnement et les aspects reliés à l'inventaire, à la documentation, à la recherche puis à l'interprétation et à la diffusion font payer un lourd tribut au musée. Réunir des objets est une chose, les conserver, les documenter et leur redonner vie est très exigeant et demande des ressources toujours renouvelées.

Les nouvelles approches qui ont été mises au point, depuis un quart de siècle, face à la collection sont prometteuses, mais il faut apprendre à collectionner de manière collective. Cette nouvelle obligation implique que les musées seront invités, encore plus qu'ils ne le sont maintenant, à partager leurs ressources en ce qui concerne les collec-

tions. Des activités de diffusion sont en cours, des réserves communes sont en voie d'élaboration à Montréal et à Québec, mais il faut aussi repenser ensemble les champs de collectionnement en rapport avec les mandats et les moyens des différents musées.



Laurier Lacroix
Université du Québec à Montréal
11 avril 2002

Laurier Lacroix enseigne l'histoire de l'art et la muséologie à l'Université du Québec à Montréal. Sa recherche et son enseignement portent sur plusieurs aspects des collections (histoire, politique, développement). Il a publié, entre autres, sur le phénomène des acquisitions massives et sur les enjeux actuels concernant les collections.

Pour en **savoir** davantage

Plusieurs sites Internet des musées offrent de l'information sur l'historique de leur collection et sur une sélection des pièces de leur collection. Les catalogues de collections publiés par les musées offrent souvent l'historique du développement de leur collection.

Les titres suivants proposent un éventail de la diversité des publications portant sur différents aspects du collectionnement au Québec. Aux publications déjà anciennes s'ajoutent des textes plus récents touchant divers aspects de l'histoire des musées et de leurs collections.

L'astérisque (*) signale la présence d'une bibliographie.

- **BOULIZON 1976** - Boulizon, Guy. *Les musées du Québec*, 2 tomes, Montréal, Fides, 1976.
- ***BRONSON 1992** - Bronson, Susan D. *The Design of the Peter Redpath Museum at McGill University: The Genesis, Expression and Evolution of an Idea about Natural History*, mémoire (architecture), Université de Montréal, 1992.
- * **CARLE 1986** - Carle, Paul. *Le cabinet de physique et l'enseignement des sciences au Canada français : le cas du Séminaire de Québec et de l'Université Laval*, thèse (histoire et sociopolitique des sciences), Université de Montréal, 1986.
- **CARLE METZENER 1991** - Carle, Paul et Michèle Metzener. «Lionel E. Judah et la formation en muséologie au Canada», *Muse*, vol. VIII, n° 4, hiver 1991, p. 67-71.
- **CARRIER 1896** - Carrier, Joseph E. «Le Musée du collège St-Laurent», *La Revue canadienne*, 1896, p. 603-610.
- **CATALOGUE 1846** - *Catalogue of the Library and Museum of the Natural History Society of Montreal*, Montréal, Lovell & Gibson, 1846, 40 p.

- * **DUCHESNE 1984** - Duchesne, Raymond. *Sciences, culture savante et pouvoir politique. Le Musée de l'Instruction publique et l'histoire naturelle au Canada*, thèse (histoire et sociopolitique des sciences), Université de Montréal, 1984.
- * **GAGNON 1999** - Gagnon, Hervé. *Divertir et instruire. Les musées de Montréal au XIX^e siècle*, Sherbrooke, Productions G.G.C. Limitée, 1999.
- * **GENEST 1994** - Genest, Bernard (dir.). *Guide d'inventaire des objets mobiliers*, Québec, Ministère de la Culture et des Communications, 1994.
- **GINGRAS 1996** - Gingras, Yves (dir.). *Frère Marie-Victorin. Science, culture et nation*, Montréal, Boréal, 1996.
- **JEANGIRARD 1891** - Jeangirard, A. «Le Musée scolaire», *Journal de l'Instruction publique*, vol. X, n^o 7, novembre 1891, p. 182-183.
- **KAREL 1993** - Karel, David. *Univers cité: collections pour voir, collections pour savoir*, collection «Chroniques de l'Amérique française», n^o 3, Québec, Musée de l'Amérique française, 1993.
- **LACROIX 1999** - Lacroix, Laurier. «Collectionner un enjeu pour le XXI^e siècle», *Musées*, vol. 21, n^o 1, 1999, p. 6-10, numéro conjoint avec *Muse*, vol. XVII, n^o 2, 1999, «Collecting: A Challenge for the 21st Century», p. 11-14.
- **LEMOINE 1878** - Lemoine, James M. *Catalogue of the Birds, Medals, Woods &c. in the Museum of the Literary and Historical Society of Quebec*, Montreal, Lovell, 1878.
- **MATHIEU 1998** - Mathieu, Jacques (dir.). *Le premier livre de plantes du Canada: les enfants des bois du Canada au jardin du roi à Paris en 1635*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1998.
- **MILLER 1992** - Miller, Pamela (en collaboration). *La famille McCord. Une vision passionnée*, Montréal, Musée McCord d'histoire canadienne, 1992.
- **PEPALL 1986** - Pepall, Rosalind M. *Construction d'un musée des beaux-arts, Montréal 1912*, Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1986.
- * **PICHÉ 1999** - Piché, Claude. *Le discours sur l'histoire et les musées québécois, de 1874 à 1992: producteurs, pratiques et productions*, thèse (histoire), Université du Québec à Montréal, 1999.

- **PORTER 1977** - Porter, John R. « Un projet de musée national à Québec à l'époque du peintre Joseph Légaré (1833-1853) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 31, n° 1, juin 1977, p. 75-82.

- **PORTER PRIOUL 1991** - Porter, John R. et Didier Prioul. « Beaux-Arts, prestige et politique. La Galerie de peintures de Joseph Légaré », *Cap-aux-Diamants*, n° 25, printemps 1991, p. 14-16.

- **PROVANCHER 1887** - Provancher, Léon. « Tableau synoptique des musées », *Naturaliste canadien*, vol. 16, n° 7, 1887, p. 130-136.

- **QUÉBEC 1933** - Bureau des Statistiques. Département des affaires municipales. *Statistiques de l'enseignement pour l'année scolaire 1933*, Québec, Rédempti Paradis, 1934, p. 265-277.

- **ROY 1930** - Roy, Antoine. *Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le Régime français*, Paris, Jouve et Cie, 1930.

- * **SHEETS-PYENSON 1988** - Sheets-Pyenson, Susan. *Cathedrals of Science. The Development of Colonial Natural History Museums during the Late Nineteenth Century*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1988.

- **SIMARD 1989** - Simard, Cyril. *L'économuséologie: comment rentabiliser une entreprise culturelle*, Montréal, Centre Éducatif et Culturel, 1989.

- * **SIMARD 1992** - Simard, Cyril (en collaboration). *Patrimoine muséologique au Québec. Repères chronologiques*, Québec, Commission des biens culturels, 1992, 113 p.

- **TRUDEL 1992a** - Trudel, Jean. « Essai sur le développement des musées au Québec: entre les sciences et les arts », *Musées*, vol. 14, n° 3, septembre 1992, p. 6-10.

- **TRUDEL 1992b** - Trudel, Jean. « Aux origines du Musée des beaux-arts de Montréal. La fondation de l'Art Association of Montreal en 1860 », *Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. XV, n° 1, 1992, p. 31-60.